

Souvent encor dans la mêlée  
 Son ombre ardente, échevelée,  
 Se lève et sur ses pas vainqueurs  
 Entraine nos bras et nos cœurs !  
 Oui ! par delà les vastes nues,  
 S'il est en haut des dieux sur nous,  
 Esprits, Puissances inconnues,  
 Elénore est une de vous !

Levez-vous, orages que j'aime,  
 Oh ! séparez-moi de moi-même !  
 Sous votre sublime clameur  
 Etouffez celle de mon cœur !  
 Au souffle de votre furie  
 Ce cœur sent moins son trait mortel ;  
 Par vous emporté je m'oublie,  
 M'oublier, pour moi, c'est le ciel !

Oh ! Nature immense et chérie,  
 Laisse ma lèvres inassouvie  
 S'enivrer au souffle immortel  
 Qu'exale ton sein maternel !  
 Toi qui ne meurs pas, douce mère,  
 Tes bras nous sont toujours ouverts ;  
 Oh ! nourrice, endors ma misère  
 Au bruit divin de tes concerts !

Tes beaux soleils, tes vertes cimes,  
 Tes lacs, tes forêts, tes ahîmes,  
 Tes mystères au fond des bois,  
 Tes silences, tes grandes voix,  
 Tout me transporte, tout m'enivre,  
 Ton cheur éternel chante en moi !  
 T'aimer, te comprendre, c'est vivre,  
 Notre âme, ô Nature, c'est toi !

Mais, vraiment, je deviens poète !  
 Et pour peu qu'Apollon s'y prête  
 Mon luth va chanter les bergers,  
 Les fruits, les fleurs et les vergers !  
 Allons ! des rubans, des houlettes,  
 Formez vos ronds, jeunes pasteurs !  
 Il faut le doux son des musettes  
 A nos innocentes ardeurs !

Le beffroi du vieux monastère  
 Dormira sa nuit tout entière....  
 Les moines ont fait poliment  
 En ma faveur leur testament,

Puis... j'ouvris le ciel aux bons pères !  
 Je frappai seul... ils étaient cent ;  
 Mais n'est-il pas écrit, mes frères,  
 Que Dieu combat pour l'innocent !

Bonne épée, ô ma vieille amie,  
 Qui te met si fort en furie ?  
 Tu frémis à faire bondir  
 Ta jalouse prison de cuir ?  
 Te voilà libre.... tiens ! regarde,  
 Pas une étoile aux cieus déserts !  
 De ta pointe agile à ta garde,  
 Tout ton acier reluit d'éclairs !

Me reproches-tu ma clémence ?  
 Fallait-il te livrer l'enfance  
 De ces vierges aux douces voix,  
 Tremblantes au pied de leur croix ?  
 Regrettes tu ce large ventre  
 Que balançait le vieux doyen ?  
 Voulais-tu voir si dans cet antre  
 Se cachait l'âme d'un chrétien ?

Allons ! console-toi.... l'aurore  
 Sourit aux monts qu'elle colore ;  
 N'entends-tu pas le cor lointain  
 D'un chasseur ami du matin ?  
 Qu'en ces bois sa meute égarée  
 Entraine son élan guerrier,  
 Tous les deux nous aurons curée,  
 Toi, sa gorge et moi son coursier !

Oh ! dis-moi, monde que j'abhorre,  
 Penses-tu l'emporter encore ?  
 N'ai-je pas ri dans tes douleurs,  
 N'ai-je pas épuisé tes pleurs ?  
 Pour chaque fête ou tu t'asseoies  
 J'ai du fer, j'ai des feux nouveaux,  
 Et sur chacune de tes joies  
 Ma vengeance a lancé deux maux !

Quand viendra l'heure solennelle,  
 Quand surgira l'ombre éternelle,  
 O Néant ! rappelle en ton sein  
 Ce souffle qu'alluma ta main !  
 Point de pleurs, mais triples rasades,  
 Et buvez à mes anciens jours !  
 Point de tombe, ô mes camarades,  
 Point !... que la gorge des vautours !

GEORGE ARANDAS.